Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2012

Cartographies de l'Amérique / Histoires d'esclaves

Martha Sandweiss, *Passing Strange, A Gilded Age Tale of Love and Deception Across the Color Line*, New York, Penguin Press, 2009

Une histoire inconnaisable ?

François Brunet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/6180>

DOI : 10.4000/transatlantica.6180

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

François Brunet, « Martha Sandweiss, *Passing Strange, A Gilded Age Tale of Love and Deception Across the Color Line*, New York, Penguin Press, 2009 », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 12 mai 2013, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6180>

Ce document a été généré automatiquement le 6 avril 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Martha Sandweiss, *Passing Strange*, A Gilded Age Tale of Love and Deception Across the Color Line, New York, Penguin Press, 2009

Une histoire inconnaissable ?

François Brunet

- ¹ Ouvrage grand public, quoique très abondamment documenté et scrupuleusement annoté, écrit par une historienne respectée de l'Ouest, Martha Sandweiss, professeure à Princeton, *Passing Strange* a fait pas mal de bruit, depuis sa sortie début 2009, en tant que « révélation » sur la double vie longtemps cachée de son protagoniste, Clarence King (1842-1901)¹. Enfant de Newport et de Yale, géologue, aventurier, écrivain, esthète, expert minier, spéculateur, King fut nommé en 1867 à la tête de la plus importante campagne d'exploration jamais lancée dans l'Ouest par l'État fédéral, et devint plus tard le premier directeur du U.S. Geological Survey. Introduit aux dîners de la Maison Blanche et ami de toute l'élite américaine du *Gilded Age*, celui que son ami Henry Adams décrivit comme « l'Américain idéal » et le modèle de toute une génération aura donc épousé (par un mariage coutumier) et entretenu pendant près de vingt ans une femme noire, Ada Copeland, ex-esclave de Géorgie montée à New York au temps de la Reconstruction. Pendant près de vingt ans, King se sera fait passer auprès d'elle comme un métis du nom de James Todd et un « Pullman porter » contraint par son métier à de longues absences, cachant à sa femme sa véritable identité jusqu'à la veille de sa mort, et taisant intégralement cette double vie à ses amis les plus proches. Parmi ces amis figurent John Hay, secrétaire de Lincoln et Secrétaire d'État sous Mc Kinley et Theodore Roosevelt, et le compagnon d'enfance et d'exploration James Gardiner, qui, informés in extremis par King et chargés par lui d'assurer la protection financière d'Ada, garderont le secret — Hay payant à Ada une rente anonyme — jusqu'à un procès retentissant, au début des années 1930, au terme duquel Ada perdra tout titre à la fortune

— conjecturale — de son mari, mais aura néanmoins clamé et établi publiquement son mariage, son nom, et sa propriété de la maison familiale.

Comme la plupart des commentaires cités sur le site Amazon.com, la chronique de *Booklist* présente ce récit comme une biographie à sensation : « the extraordinary story of an influential blue-eyed white man who passed for black at a time when passing generally went the other way » ; « an engaging portrait of a man who defied social conventions but could not face up to the potential ruin of an interracial marriage ». Martha Sandweiss, qui a mûri ce livre en marge de ses recherches sur l'histoire de l'Ouest et de la photographie au XIX^e siècle (King fut aussi un passionné d'art et de photographie), marque dans son titre et dans la construction de son récit que le sujet principal en est l'« étrange passage »² d'un génie blanc vaguement melvillien, amateur de contrées tropicales et de femmes à la peau sombre, rebelle aux conventions de son milieu et de son temps, mais trop marqué par elles pour sortir de son placard de « Pullman porter ». Pour autant, l'historienne entend bien restituer ou recouvrer, autant que faire se peut, le point de vue et l'histoire d'Ada Copeland, de la même façon que dans son ouvrage précédent, *Print the Legend*, elle traquait les silences, omissions, fables et autres trafics sémantiques inhérents à l'iconographie photographique de l'Ouest du XIX^e siècle³. Ainsi, quoique le sujet du livre soit au premier chef une histoire d'amour interdite, épicée par le secret et le fantasque de Clarence King, il renvoie aussi à la problématique des apories de l'histoire des esclaves, plus généralement des vaincus et des exclus. Ce n'est donc pas seulement le « tale of love and deception » qui est édifiant dans ce livre, ni le silence quasi total sur ce « conte » des nombreux historiens qui ont précédé Martha Sandweiss sur les traces de King ; c'est aussi la méthode employée pour reconstituer l'histoire d'Ada Copeland, protagoniste du « conte » au même titre que King/Todd, comme le montre la construction du livre en une séquence de points de vue alternés.

- 3 Dans le prologue, Martha Sandweiss met en scène — non sans une recherche de « drame » assez réussie — le passage, en 1900, de l'agent du recensement fédéral dans le quartier de Flushing (Queens) où vit alors Ada avec les quatre enfants nés de son mariage avec James Todd. Ce moment est stratégique pour le récit parce qu'il s'agit de la première trace écrite officielle disponible de la vie d'Ada Copeland/Todd, qui donne à l'agent des noms, des dates de naissance et une couleur — noire —, pour elle-même, pour James, et pour leurs enfants. Dans l'épilogue, où elle s'explique (un peu) sur ses démarches de recherche et d'écriture, Sandweiss nous informe que la localisation de cette entrée a été rendue possible, à partir de recoupements issus du procès de 1933, par la mise en ligne des recensements fédéraux. Or, souligne l'historienne, les données consignées par le recenseur de 1900 sont presque intégralement inexactes : « Almost nothing Mrs. Todd told him was true » (3). Et cette « fausseté » masque un (petit) abîme épistémologique : « what they [James and Ada] said to each other or, indeed, to themselves lies beyond all knowing » (4). Ce prologue quelque peu sensationnaliste sert donc à l'historienne à souligner à quel point l'histoire qu'elle raconte — histoire pourtant basée sur des recherches formidablement minutieuses — est lacunaire : « much about this story remains unknown and even unknowable » (9).

Cette histoire « inconnaisable », et de ce point de vue éminemment post-moderne, rassemble cependant deux positions très asymétriques. De King/Todd, ou du moins de Clarence King, homme public, écrivain prolifique, objet d'innombrables archives, témoignages et commentaires, tout est connu, pour ainsi dire — en tout cas jusqu'au

début des années 1880, date probable de sa rencontre avec Ada. Certes, « ce qu'il se disait à lui-même » à propos de sa double vie reste (au moins pour le moment) inaccessible à la connaissance historique ; mais comme le souligne Sandweiss, cette lacune résulte d'un choix de silence de sa part. D'Ada Copeland, au contraire, rien ou presque n'est connu ni ne peut être connu — pas d'archives, presque aucune lettre, aucune photographie antérieure aux années trente — sauf par quelques traces miraculeusement retrouvées par Sandweiss, et qui servent de support à une méthode essentiellement basée sur l'inférence contextuelle. Cette méthode rappelle pour une part celle d'enquêtes antérieures, dans la lignée de Foucault, comme l'exploration du « possible et du probable » d'une vie anonyme menée par Alain Corbin dans *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* (1998)⁴. La vie d'Ada Copeland/Todd/King est racontée, en complément aux rares éléments « primaires » déterrés, comme une création inductive, ou générique, à partir de connaissances générales et particulières sur le parcours et la condition des esclaves et ex-esclaves ayant fui le Sud après la guerre civile, ou des employés de Pullman. Ainsi, concernant Ada avant sa rencontre avec King/Todd (chapitre « Becoming Ada Copeland », 71 sq), est déployée une panoplie d'évocations fondées soit sur des témoignages de vies comparables à celle d'Ada, soit sur des travaux historiques ou sociologiques, dépeignant par exemple la condition des femmes esclaves de Géorgie vers 1860, leur devenir lorsque, parvenues à New York, elles prenaient des emplois de bonnes, ou, plus tard dans la vie d'Ada, l'atmosphère paisible du quartier mixte et presque bourgeois de Flushing où King/Todd installa sa petite famille. Sandweiss parle, à propos de cette méthode inductive, d'« informed historical imagination » (10). De fait, l'auxiliaire modal caractéristique de cette modalité du récit est le conditionnel (« Ada would [have]... »). La question qui vient à l'esprit est la suivante : cette forme d'« imagination historique » condamne-t-elle Ada — plus généralement les ex-esclaves de sa génération, mais aussi d'autres « épouses » cachées par divers maris notables en divers lieux et temps⁵ — au statut ambigu de personnage romanesque, statut qui, dans le cas d'Ada, pourrait bien avoir été justement le sien dans l'inaccessible « conte » intérieur de Clarence King ? Ou faut-il considérer au contraire qu'une méthode qui s'apparente ou feint de s'apparenter au roman historique fait effectivement, voire efficacement, œuvre d'histoire ?

- 5 Pour tenter de répondre à cette question, on peut d'abord souligner que la documentation accumulée et présentée par Sandweiss, pour être lacunaire sur bien des aspects cruciaux de la biographie d'Ada et même de celle de Clarence King après 1880, n'en est pas moins considérable et convaincante. Les minutes du procès de 1933, en particulier, sont une source précieuse, jusqu'ici étrangement ignorée par les historiens ; elles contiennent des citations des lettres échangées par James et Ada, aujourd'hui disparues. Autre aspect formidablement documenté, qui fait d'ailleurs une part non négligeable de l'intérêt du livre, le récit de la destinée des enfants et petits-enfants de Clarence et Ada, qui tendirent à garder secrète leur identité raciale. Martha Sandweiss fait état dans l'épilogue de sa rencontre, un peu in extremis, avec l'arrière-petite-fille de James et Ada, une certaine Patricia Chacon (310), qui fut à la fois la source des quelques photographies d'Ada et de ses enfants publiées dans le livre et la preuve de la transmission de l'histoire secrète dans la famille. Patricia révéla à l'historienne que son arrière-grand-mère n'était décédée qu'en 1964, à l'âge de 103 ans, et confirma que la famille avait toujours considéré les mariages mixtes comme un bienfait mêlé. Les deux filles de Clarence et Ada, Ada et Grace, avaient de fait choisi toutes deux, en vertu de leur complexion claire, d'épouser des Blancs et de se déclarer blanches lors de leurs

mariages respectifs en 1913 (264-67) ; leur petite-fille, Thelma Burns, préféra pour sa part, dans les années 1950, adopter des enfants (blancs) — dont Patricia — plutôt que de risquer d'exposer son identité de couleur à travers un enfant né d'elle (299-300).

On doit ensuite et surtout reconnaître sans ambiguïté la cause historique de l'énigme qui rend « inconnaissable » l'histoire de James et Ada et justifie le travail de fourmi qu'a mené Sandweiss. Comme le souligne l'historienne, l'histoire d'Ada Copeland — nom bien entendu inventé, imposé ou choisi — est, jusqu'au mariage avec King, frappée d'un silence qui a pour origine l'institution esclavagiste (302) ; c'est celle d'une esclave anonyme comme des milliers d'autres, ni plus ni moins « connaissable » ou « inconnaissable » qu'elles, et susceptible, en l'absence de documents écrits, des procédures de recouvrement ou de réappropriation que pratiquent en particulier les ethnohistoriens. Mais ce qui rend la suite de l'histoire d'Ada Copeland à la fois « connaissable » (ou plutôt « à connaître ») et « inconnaissable » — et ici nous sommes dans une configuration différente de celle d'Alain Corbin, qui, cherchant à écrire l'histoire d'un parfait « inconnu », choisit Louis-François Pinagot au hasard — est évidemment sa relation avec le célèbre Clarence King. C'est bien la combinaison unique d'iconoclasme ou de transgression et de pudeur ou d'indécence qui conduit King à « passer » pour James Todd et, du même mouvement, à poser sur ce « passage » une chape de silence inamovible jusqu'à son agonie. En d'autres termes, si la demande de connaissance qu'exprime l'enquête de Martha Sandweiss à propos de la vie obscure d'Ada Copeland naît du mariage de l'ex-esclave avec King, le silence auquel se heurte cette demande est lui-même le fruit historique du secret voulu par King, dans lequel reste d'une certaine façon enfermée la biographie de cette femme. Secret durablement et, jusqu'à ce livre, décidément gardé, d'abord par le silence du clan ou du moins de Hay et Gardiner de 1901 à 1933, puis, après que le personnage historique Clarence King eut été recréé voire en grande partie créé par le procès de 1933, par la négligence ou la pudeur des nombreux biographes, historiens et critiques ayant depuis lors et jusqu'à nos jours abordé (et le plus souvent encensé) ce personnage haut en couleurs sans généralement faire mention de son mariage (295-99). L'enjeu du procès de 1933 était, certes, le droit d'Ada Copeland à revendiquer son nom d'épouse, sa maison et un héritage (hypothétique). Mais ce qui fut refusé à Ada King, dans l'issue du procès et son étouffement ultérieur par les historiens, était bien l'inscription de cette femme noire, ancienne esclave et fille d'esclaves, dans un récit historique à la fois national, social et familial où brillaient les noms de King, Hay, et autres Adams.

D'où cette conclusion : Martha Sandweiss a dévoilé et même découvert des « secrets » (302) qui avaient échappé à ses prédécesseurs, et tout particulièrement à Thurman Wilkins, auteur de la biographie la plus autorisée et la plus complète de King jusque-là⁶. En cela, comme par son travail formidablement précis de contextualisation, elle a produit non pas un roman historique mais un ouvrage d'histoire original et puissant. Cependant la « découverte » d'Ada procède, comme l'auteure le souligne elle-même avec force, d'un renouvellement des questions posées au passé (305), d'une sympathie accrue à l'endroit des exclu(e)s de l'histoire, et d'un découplage de l'historien(ne), de sa place et de son discours, de ceux des amis, obligés et contemporains du héros Clarence King — autant et plus qu'elle ne procède de la plus implacable investigation biographique de la personne nommée Ada Copeland. Le paradoxe ultime de l'histoire d'Ada est alors le suivant. Le découplage, la désaffiliation qu'opère Martha Sandweiss par rapport à une histoire blanche, patriarcale et aristocratique, s'origine bel et bien dans le parcours de King/Todd lui-même, parcours

courageux et difficile, en dépit de ses ambiguïtés. Or le retard historiographique de cette histoire — plus d'un siècle s'est écoulé entre la mort de King et la parution du livre, près de 80 ans entre le procès et le livre — est archéologiquement gouverné par le silence du même King/Todd (aggravé par la disparition des rares documents qui auraient pu incarner l'histoire plus substantiellement, comme les lettres échangées entre James et Ada). Le silence de King condamne donc, après l'institution esclavagiste, Ada Copeland au régime du *would*. Elle n'est pas un personnage imaginaire, certes, puisque nous en avons des traces réelles, dont quelques photographies. Mais, pour une part apparemment irréductible, elle est une entité générique et analogique, une fiction historiographique, plutôt qu'un sujet historique.

NOTES

1. Je remercie Marie-Jeanne Rossignol et Paul Schor pour leurs remarques sur ce texte.
2. Le titre *Passing Strange* est un jeu de mots mettant en relation la notion de *passing* au sens de mascarade et l'expression « *passing strange* », signifiant « excessivement étrange ». Chez Shakespeare, cette expression est prêtée par Othello à Desdémone après que celle-ci a pris connaissance de l'histoire de sa vie d'esclave (« She swore, in faith 'twas strange, 'twas passing strange », *Othello*, I, 3 ; voir aussi, sur la comédie musicale du même titre, Wikipedia, « *Passing Strange* »).
3. Martha A. Sandweiss, *Print the Legend: Photography and the American West*, New Haven, Yale University Press, 2002. Voir la recension de ce livre par Elspeth H. Brown, *Journal of American History*, vol. 90, n° 4, mars 2004, 1468, et celle, plus critique, de Susan E. Williams dans *The Public Historian*, vol. 26, n° 4, automne 2004, 121-23 (JSTOR).
4. Voir notamment, sur ce livre, la préface de Daniel Roche.
5. Comme me l'a fait remarquer Marie-Jeanne Rossignol, le travail de « recouvrement » de l'histoire d'Ada Copeland par Martha Sandweiss l'envisage primordialement comme Noire et ex-esclave, et moins frontalement comme femme, maintenue dans un rapport profondément inégalitaire de dépendance financière et de méconnaissance personnelle par son mari. On peut d'ailleurs lire l'enjeu du procès de 1933, du point de vue d'Ada, comme une tentative pour faire reconnaître publiquement son mariage et son nom d'Ada King. Comme me le fait observer Paul Schor, le récit de Martha Sandweiss paraît plus détaillé sur la période avant le mariage (lorsqu'Ada est employée de maison dans le West Side) que sur la suite.
6. Thurman Wilkins, *Clarence King: A Biography*, éd. révisée et enrichie en collaboration avec Caroline Lawson Hinkley, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1988 [1958]. Sandweiss commente le traitement rapide et biaisé de la seconde vie de Clarence King et des démarches d'Ada par Wilkins (298).

AUTEUR

FRANÇOIS BRUNET

Université Paris-Diderot